

XIII. LA PROVINCE DU NUEVO MEXICO.

Population en 1803 : 40,200.

Étendue de la surface en lieues carrées : 5709.

Habitans par lieue carrée : 7.

PLUSIEURS géographes paroissent confondre le Nouveau-Mexique avec les *provincias internas* : ils en parlent comme d'un pays riche en mines, et d'une vaste étendue. L'auteur célèbre de l'Histoire philosophique des établissemens européens dans les deux Indes a contribué à propager cette erreur. Ce qu'il appelle l'empire du Nouveau-Mexique n'est qu'un rivage habité par de pauvres colons. C'est un terrain fertile, mais dépeuplé, dépourvu, à ce que l'on croit jusqu'ici, de toutes richesses métalliques, et qui s'étend le long du Rio del Norte, depuis les 31° jusqu'aux 38° de latitude boréale. Cette province a, du sud au nord, 175 lieues de longueur, et de l'est à l'ouest, 30 à 50 lieues de largeur. Son étendue territoriale est par conséquent bien moindre que des personnes peu instruites en matières géographiques, ne la supposent dans le pays

même. La vanité nationale se plaît même à agrandir les espaces, à reculer, sinon dans la réalité, du moins dans l'imagination, les limites du pays occupé par les Espagnols. Dans des mémoires qui m'ont été fournis sur la position des mines mexicaines, on évalue l'éloignement d'Arispe au Rosario, à 300; d'Arispe à Copala, à 400 lieues marines, sans compter que toute l'intendance de Sonora n'en a pas 280 en longueur. Par la même cause, et surtout pour se concilier la faveur de la cour, les *conquistadores*, les moines missionnaires et les premiers colons ont donné de grands noms à de petites choses. Nous avons décrit plus haut un royaume, celui de Léon, dont toute la population n'égale pas le nombre des moines franciscains en Espagne. Quelques cabanes réunies prennent souvent le titre pompeux de villes. Une croix plantée dans les forêts de la Guayane figure sur les cartes des missions envoyées à Madrid et à Rome, comme un village habité par des Indiens. Ce n'est qu'après avoir vécu longtemps dans les colonies espagnoles, après avoir reconnu de près ces fictions de royaumes, de villes et de villages, que le voyageur se

forme une échelle propre à réduire les objets à leur juste valeur.

Les conquérans espagnols, peu d'années après la destruction de l'empire aztèque, firent des établissemens stables dans le nord d'Anahuac. La ville de Durango fut fondée sous l'administration du second vice-roi de la Nouvelle - Espagne, *Velasco el Primero*, l'année 1559. C'étoit alors un poste militaire contre les incursions des Indiens Chichimèques. Vers la fin du seizième siècle, le vice-roi comte de Monterey envoya le vaillant *Juan de Onate* au Nouveau-Mexique. C'est ce général qui, après avoir chassé les tribus d'indigènes nomades, peupla les rives du grand Rio del Norte.

Depuis la ville de Chihuahua on peut aller en voiture jusqu'à Santa-Fe du Nouveau-Mexique. On s'y sert communément d'une sorte de calèche que les Catalans appellent *volantes*. Le chemin est beau et uni; il longe la rive orientale du *Grand Fleuve (Rio Grande)*, que l'on traverse au Passo del Norte. Les bords du fleuve sont très-pittoresques; ils sont ornés de beaux peupliers et d'autres arbres de la zone tempérée.

Il est assez frappant de voir qu'après deux siècles de *colonisation*, la province du Nouveau-Mexique ne soit point encore contiguë à l'intendance de la Nouvelle - Biscaye. Un désert dans lequel les voyageurs sont quelquefois attaqués par les Indiens Cumanches, sépare les deux provinces. Il se prolonge depuis le Passo del Norte vers la ville d'Albuquerque. Avant l'année 1680, époque à laquelle il y eut une révolte générale des Indiens du Nouveau-Mexique, cette étendue de terrain inculte et inhabité étoit cependant moins considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il existoit alors trois villages, San Pascual, Semillete, et Socorro, qui étoient situés entre le marais du Muerto et la ville de Santa-Fe. L'évêque Tamaron en vit encore les ruines en 1760. Il trouva dans des champs des abricotiers devenus sauvages, et indiquant l'ancienne culture de ce pays. Les deux points les plus dangereux pour les voyageurs sont le défilé de Robledo, à l'ouest du Rio del Norte, vis-à-vis la Sierra de Doña Ana, et le désert du Muerto. Beaucoup de blancs y ont été assassinés par les Indiens nomades.

Le désert du Muerto est une plaine de

trente lieues de long, sans eau. En général; tout ce pays est d'une sécheresse effrayante; car les montagnes de los Mansos, situées à l'est du chemin qui mène de Durango à Santa-Fe, ne donnent pas naissance à un seul ruisseau. Malgré la douceur du climat, et les progrès de l'industrie, une grande partie de ce pays, de même que la Vieille-Californie, et plusieurs districts de la Nouvelle-Biscaye et de l'intendance de Guadalaxara, ne seront jamais susceptibles de renfermer une population considérable.

Le Nouveau-Mexique, quoique placé sous la même latitude que la Syrie et la Perse centrale, a un climat éminemment froid. Il y gèle au milieu du mois de mai. Près de Santa-Fe, et un peu plus au nord (sous le parallèle de la Morée) le Rio del Norte se couvre quelquefois plusieurs années de suite de glaces si épaisses qu'on le passe à cheval et en voiture. Nous ne connoissons pas la hauteur du sol de la province du Nouveau-Mexique; mais je doute que, sous le trente-septième degré de latitude, le lit du fleuve ait plus de sept ou huit cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Les

montagnes qui bordent la vallée du Rio del Norte, même celles au pied desquelles est situé le village de Taos, perdent leur neige déjà vers le commencement du mois de juin.

Le *Grand Fleuve du Nord*, comme nous l'avons observé plus haut, prend sa source dans la Sierra Verde, qui est un point de partage entre les affluens du golfe du Mexique et ceux de la mer du Sud. Il a ses crues périodiques (*crecientes*) comme l'Orénoque, le Mississipi, et un grand nombre de rivières des deux continens. Les eaux du Rio del Norte augmentent depuis le mois d'avril; leur crue est au *maximum* au commencement de mai: elles baissent surtout depuis la fin du mois de juin. Ce n'est qu'à l'époque des sécheresses de l'été, et quand la force du courant est très-petite, que les habitans passent le fleuve à gué, montés sur des chevaux d'une taille extraordinaire. Au Pérou, ces chevaux sont appelés *cavallos chimbadores*. Plusieurs personnes y montent à la fois, et si le cheval prend pied de temps en temps en nageant, on appelle ce mode de passer le fleuve, *passar el rio à volapié*.

Les eaux du Rio del Norte, comme celles

de l'Orénoque et de toutes les grandes rivières de l'Amérique méridionale, sont extrêmement troubles. Dans la Nouvelle-Biscaye on regarde comme la cause de ce phénomène une petite rivière appelée Rio Puercoc (*fleuve sale*), et dont l'embouchure est au sud de la ville d'Albuquerque, près de Valencia. M. Tamaron a observé cependant que les eaux sont troubles bien au-dessus de Santa-Fe et de la ville de Taos. Les habitans du Passo del Norte ont conservé la mémoire d'un événement très-extraordinaire qui eut lieu l'année 1752. Ils virent tout d'un coup rester à sec tout le lit de la rivière, trente lieues au-dessus, et plus de vingt lieues au-dessous du Passo : l'eau du fleuve se précipita dans une crevasse nouvellement formée, et ne ressortit de terre que près du presidio de San Eleazario. Cette *perte du Rio del Norte* dura assez long-temps. Les belles campagnes qui entourent le Passo, et qui sont traversées par de petits canaux d'irrigation, restèrent sans arrosement ; les habitans creusèrent des puits dans le sable, dont le lit de la rivière est comblé. Enfin, après plusieurs semaines, on vit l'eau prendre son ancien cours, sans doute parce que la crevasse et les

conduits souterrains s'étoient bouchés. Le phénomène que je viens de citer a quelque analogie avec un fait que les Indiens de la province de Jaen de Bracamorros m'ont rapporté pendant mon séjour à Tomependa. C'est au commencement du dix-huitième siècle que les habitans du village de Puyaya virent avec effroi se dessécher presque entièrement, et pendant plusieurs heures, le lit du fleuve des Amazones. Près de la cataracte (*pongo*) de Rentema une partie des rochers de grès s'étoient écroulés par l'effet d'un tremblement de terre, et les eaux du Marañon furent retenues dans leur cours jusqu'à ce qu'elles eussent pu franchir la digue qui s'étoit formée. Dans la partie septentrionale du Nouveau-Mexique, près de Taos, et au nord de cette ville, naissent des rivières dont les eaux se mêlent à celles du Mississipi. Le Rio de Pecos est probablement identique avec la rivière rouge de Natchitoches, et le Rio Napestla est peut-être le même fleuve qui, plus à l'est, prend le nom d'Arkansas.

Les colons de cette province, connus par la grande énergie de leur caractère, vivent dans un état de guerre perpétuelle avec les

Indiens voisins. C'est à cause du manque de sûreté qu'offre la vie des champs, que les villes sont plus peuplées qu'on ne devrait s'y attendre dans un pays aussi désert. La situation des habitans du Nouveau-Mexique ressemble, sous plusieurs rapports, à celle des peuples d'Europe au moyen âge. Aussi long-temps que l'isolement expose l'homme à des dangers personnels, aucun équilibre ne peut s'établir entre la population des villes et celle de la campagne.

Il s'en faut de beaucoup cependant que ces Indiens, qui vivent en inimitié avec les colons espagnols, soient tous également barbares. Ceux de l'est sont nomades et guerriers. S'ils font le commerce avec les blancs, c'est souvent sans se voir, et d'après des principes dont on retrouve des traces chez plusieurs peuples de l'Afrique. Les sauvages, dans leurs excursions au nord du Bolson de Mapimi, plantent, le long du chemin qui mène de Chihuahua à Santa-Fe, de petites croix auxquelles ils suspendent une poche de cuir avec un peu de viande de cerf; au pied de la croix se trouve étendue une peau de buffle: l'Indien indique par ces signes, qu'il veut

établir un commerce d'échange avec ceux qui adorent la croix; il offre au voyageur chrétien une peau pour avoir des comestibles dont il ne fixe pas la quantité. Les soldats des *presidios*, qui entendent le langage hiéroglyphique des Indiens, prennent la peau de buffle, et laissent au pied de la croix de la viande salée¹. Voilà un système de commerce qui indique un mélange extraordinaire de bonne foi et de méfiance.

Avec les Indiens nomades et méfians qui errent dans les savanes, à l'est du Nouveau-Mexique, contrastent ceux que l'on trouve à l'ouest du Rio del Norte, entre les fleuves Gila et Colorado. Le père Garcès est un des derniers missionnaires qui, en 1773, ont visité le pays des *Moqui*, traversé par le Rio de Yakesila. Il fut étonné d'y trouver une ville indienne avec deux grandes places, des maisons à plusieurs étages, et des rues bien alignées et parallèles les unes aux autres. Le peuple s'y assembloit tous les soirs sur les terrasses qui forment les toits des maisons.

¹ *Diario del Illustr. Señor Tamaron.* (Manuscrit.)

La construction des édifices du Moqui est la même que celle des *Casas grandes*, aux bords du Rio Gila, dont nous avons parlé plus haut. Les Indiens qui habitent la partie septentrionale du Nouveau-Mexique donnent aussi une hauteur considérable à leurs maisons, pour découvrir l'approche de leurs ennemis. Tout paroît annoncer, dans ces contrées, des traces de la culture des anciens Mexicains. Les traditions indiennes nous apprennent même que vingt lieues au nord du Moqui, près de l'embouchure du Rio Zaguuanas, les rives du Napajoa étoient la première demeure des Aztèques, après leur sortie d'Aztlan. En considérant la civilisation qui existe sur plusieurs points de la côte nord-ouest de l'Amérique, au Moqui et sur les bords du Gila, on seroit tenté de croire (et j'ose le répéter ici) que, lors de la migration des Toltèques, des Acolhues et des Aztèques, plusieurs tribus se sont séparées de la grande masse du peuple pour se fixer dans ces contrées boréales. Cependant la langue que parlent les Indiens du Moqui, les Yabipais, qui portent de longues barbes, et ceux qui

habitent les plaines voisines du Rio Colorado, diffère essentiellement de la langue mexicaine.

Au dix-septième siècle, plusieurs missionnaires de l'ordre de Saint-François s'étoient établis parmi les Indiens du Moqui et de Nabajoa. Ils furent massacrés dans la grande révolte des Indiens, qui eut lieu en 1680. J'ai vu sur des cartes manuscrites, dressées avant cette époque, le nom de la *provincia del Moqui*.

La province du Nouveau-Mexique a trois *villas* (Santa-Fe, Santa-Cruz de la Cañada y Taos, Albuquerque y Alameda), 26 *pueblos* ou villages, 3 *parroquias* ou paroisses, 19 missions, et aucune ferme (*rancho*) isolée.

SANTA-FE, capitale, à l'est du Gran Rio del Norte. Population de 3600.

ALBUQUERQUE, vis-à-vis du village d'Atrisco, à l'ouest de la Sierra obscure. Population de 6000.

¹ Voyez le témoignage de plusieurs moines missionnaires qui étoient très-versés dans la connoissance de la langue aztèque. (*Chronica serafica del Collegio de Queretaro*, p. 408.)

TAOS, que les anciennes cartes plaçoient de 62 lieues trop au nord, sous les 40 degrés de latitude. Population de 8900.

PASSO DEL NORTE, presidio ou poste militaire sur la rive droite du Rio del Norte, séparé de la ville de Santa-Fe par un pays inculte de plus de 60 lieues de long. Il ne faut point confondre cette bourgade, que quelques cartes manuscrites conservées dans les archives de Mexico considèrent comme dépendante de la Nouvelle-Biscaye, avec le *Presidio del Norte*, ou de las Juntas, placé plus au sud, à l'embouchure du Rio Conchos. C'est au Passo del Norte que s'arrêtent les voyageurs pour réunir les provisions nécessaires, avant de continuer leur route jusqu'à Santa-Fe. Les environs du Passo sont un pays délicieux, qui ressemble aux plus belles parties de l'Andalousie. Les champs sont cultivés en maïs et en froment; les vignobles produisent des vins liquoreux et excellens, que l'on préfère même aux vins de Parras, de la Nouvelle-Biscaye; les jardins renferment en abondance tous les arbres fruitiers de l'Europe, des figuiers, des pêchers, des pommiers et

des poiriers. Comme le pays est très-sec, un canal d'irrigation conduit les eaux du Rio del Norte au Passo. Les habitans du Presidio ont beaucoup de peine à conserver le batardeau qui force les eaux des fleuves, lorsqu'elles sont très-basses, d'entrer dans le canal (*azequia*). Pendant les grandes crues du Rio del Norte la force du courant détruit ce batardeau presque tous les ans, aux mois de mai et de juin. La manière de rétablir et de renforcer la digue est assez ingénieuse: les habitans forment des paniers de pieux réunis par des branches d'arbres et remplis de terre et de pierres. Ces gabions (*cestones*) sont abandonnés à la force du courant, qui, dans son remous, les dépose au point où le canal se sépare de la rivière.